



COMÉDIE-FRANÇAISE

STUDIO

RICHELIEU
V^x-COLOMBIER



L'Interlope (cabaret)

Conception et mise en scène

Serge Bagdassarian

Musiques originales, direction musicale
et arrangements **Benoît Urbain**

avec la troupe de la Comédie-Française

**Véronique Vella, Michel Favory, Serge Bagdassarian,
Benjamin Lavernhe**

et les musiciens

Benoît Urbain, Thierry Boulanger, Olivier Moret

CRÉATION

17 sept >

30 octobre 2016

GÉNÉRALES DE PRESSE

17 ET 18 SEPTEMBRE 2016

SOMMAIRE

Édito d'Éric Ruf	p.3
Entretien avec Serge Bagdassarian	p.4
Quelques chansons commentées par Serge Bagdassarian	p.7
Extraits du spectacle	p.8
Le Paris homosexuel des Années folles	p.10
Biographies de l'équipe artistique	p.12
Biographies des comédiens	p.14
Informations pratiques	p.16

GÉNÉRIQUE

Conception et mise en scène **Serge Bagdassarian**
Musiques originales, direction et arrangements
Benoît Urbain
Scénographie et lumières **Éric Dumas**
Costumes **Siegrid Petit-Imbert**
Maquillages et coiffures **Véronique Soulier-Nguyen**
avec
Véronique Vella Axel
Michel Favory Tristan
Serge Bagdassarian Camille
Benjamin Lavernhe Pierre

et les musiciens

Benoît Urbain piano

(sauf les 18 et 25 septembre, les 2, 9, 16, 23 et 30 octobre)

Thierry Boulanger piano

(les 18 et 25 septembre, les 2, 9, 16, 23 et 30 octobre)

Olivier Moret contrebasse

Vifs remerciements au Moulin Rouge pour le prêt de costumes et accessoires, casques, coiffes, gabriels, boas et éventail, réalisés dans ses ateliers de création par Mine Vergès et le plumassier Maison Février.

DATES

du 17 septembre au 30 octobre 2016
du mercredi au dimanche à 18h30

Générales de presse

samedi 17 septembre à 18h30

dimanche 18 septembre à 18h30

ÉDITO D'ÉRIC RUF

Le public aime les cabarets et ceux proposés depuis de nombreuses saisons par notre théâtre ne désemplassent pas. De Brassens à Ferré, de Vian à Barbara, les comédiens de la Troupe ont pris goût depuis longtemps à cet exercice où leur art de la narration s'accompagne de leurs très jolis timbres.

Il m'a semblé cette saison qu'il serait bon de bouger un peu la formule et de retrouver dans les cabarets ce qui en fait originellement la richesse : une adresse singulière au public, sombre ou joyeuse, impertinente, dans une forme polysémique et libre.

J'ai confié à Serge Bagdassarian, grande voix de la Comédie-Française, cette mission de renouvellement du genre. Il a puisé pour cela dans le répertoire des chansons interlopes et dans le souvenir de ces cabarets sauvages de l'entre-deux-guerres où les hommes devenaient femmes, où les femmes devenaient hommes, où la liberté d'être et d'aimer était d'autant plus grande et ivre que, passé la porte, elle était loin d'être tolérée.

Le déguisement, le travestissement, le costume de scène sont des éléments substantiels de notre métier où vivre plus intensément dans le corps d'un autre, se sentir plus libre caché par un costume de théâtre sont des besoins irrépressibles.

Nous allons collaborer pour ce spectacle avec le Moulin Rouge, dont la costumière emblématique, Mine Vergès, s'amuse de l'entrée à la Comédie-Française de ses plumes magnifiques et de ses strass rutilants.

Place alors aux stars enluminées, emplumées, enguirlandées et joyeuses des planches de cabaret, gardiennes, car il le faut toujours, de nos libertés essentielles.

ENTRETIEN AVEC SERGE BAGDASSARIAN, CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

Laurent Muhleisen. Que recouvre le mot «interlope»? Et pourquoi un «cabaret interlope» à la Comédie-Française?

Serge Bagdassarian. À l'aube du XX^e siècle, l'adjectif interlope, qui définit au départ une «chose d'aspect équivoque, dont l'honnêteté ou l'honorabilité sont douteuses», faisait référence à un bal qui se tenait sur la butte Montmartre. Le terme a été repris maintes fois depuis, en référence à des boîtes de nuit ou à des chansons liées à l'homosexualité, surtout lorsque celle-ci se vivait de façon plus clandestine qu'aujourd'hui. C'est un mot qui me plaît beaucoup. Lorsqu'Éric Ruf m'a passé commande d'un cabaret parlant de l'homosexualité, j'ai réécouté le répertoire de l'entre-deux-guerres. Tout est parti de mon désespoir en entendant l'ironie, voire la méchanceté avec laquelle, souvent, on parle des homosexuels dans certaines chansons (même lorsque ce sont des homosexuels qui les chantent); elles sont révélatrices, ô combien, de leur place et de celle de leur sexualité dans la société. Souhaitant montrer davantage que cet aspect-là du monde «interlope», j'ai décidé de travailler sur le caractère oppressif d'une époque tout en évoquant l'espace de liberté que représente le cabaret – en l'occurrence transformiste. Un lien mystérieux unit les acteurs et les transformistes: il est symbolisé par la loge, où les uns et les autres passent de leur vie «profane» à leur vie «sacrée», par le truchement du maquillage et du costume.



La loge occupe une place particulière dans le spectacle?

S.B. Elle constitue le décor de toute la première partie, comme lieu du passage d'un genre, d'une identité, à l'autre. Un lieu de transformation, donc, mais aussi celui où les homosexuels des années vingt, trente ou quarante peuvent évoquer leur vie quotidienne dans le monde extérieur: leur rapport avec la police et les représentants de l'ordre établi en général, la famille, les hommes et les femmes qu'ils aiment, qu'ils fréquentent. La loge est l'endroit charnière où l'on peut porter un regard aigu sur soi-même et faire le point.

Et que proposera la deuxième partie du cabaret?

S.B. Une revue. Un univers beaucoup plus flamboyant, loin du théâtre-vérité, le monde du rêve, de l'ironie et de la fête. Elle fera la part belle au dialogue avec le public; une fois sur scène, les transformistes sont réputés pour leur franchise, leur (auto)-ironie et leur humour cinglants, et ils répondent en cela aux attentes, bien difficiles à cerner quand on y songe, de ceux qui viennent les voir. Pour ce genre de spectacle, il y a bien sûr un public homosexuel, mais il y a surtout le public hétérosexuel. Je me suis toujours demandé ce que venaient vraiment chercher des hommes et des femmes qui se définissent comme hétérosexuels dans un cabaret transformiste. Au-delà du fait de passer une soirée festive, n'attendent-ils pas d'être confrontés à des questions comme celle de la virilité masculine par exemple, et plus avant celle du principe de domination des hommes sur les femmes, par des personnes qui, dans la vie de tous les jours, sont opprimées, n'ont pas droit au chapitre? Quel plaisir trouvent-ils à ce que ces «bouffons du roi» modernes tournent leurs principes, leurs valeurs en ridicule? En fonction des réactions du public du Studio-Théâtre aux petites provocations des artistes de notre cabaret, je n'exclue pas que le spectacle prenne chaque soir un tour un peu différent. Cette deuxième partie montrera le côté extravagant de ces travestis, par le biais des costumes, des maquillages, et reflètera ce que l'on aime voir chez des transformistes: des personnes qui sont «davantage» qu'elles-mêmes, que l'ordinaire de l'Humanité.

Les deux sexes avaient leurs cabarets...

S.B. Je ne pouvais pas me contenter d'un répertoire lié à l'homosexualité masculine; le cabaret interlope existait bien sûr aussi chez les lesbiennes. Et il est intéressant de noter la différence énorme entre la qualité poétique, littéraire, des chansons féminines et certaines chansons masculines. Les préjugés de l'époque – mais ont-ils complètement disparu? – engendraient que le registre gay faisait la part belle aux sous-entendus et au fait que les homosexuels étaient forcément efféminés, – ce qui reflète d'ailleurs pleinement le discours d'une société basée sur la domination masculine. Des chansons telles que *Le Trou de mon quai*, *La Tapette en bois* ou *Ah! Si j'étais fille!* en dépit de leur auto-ironie et de toute une mécanique de dissimulation, de sous-entendus parfois lourds, sont foncièrement homophobes; je les trouve insupportables au regard de la stigmatisation des homosexuels, sources d'une souffrance qu'elles enterrent, et que seules des années de

ENTRETIEN AVEC SERGE BAGDASSARIAN, CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

lutte d'émancipation acharnée ont permis de dépasser. Personnellement, ces chansons ne me font pas rire ! On les entendra comme une trace de l'état des mentalités d'une époque, mais j'entends bien davantage causer l'effroi que le rire en les inscrivant au répertoire de ce cabaret.

Il n'en va pas de même pour les lesbiennes, dont le répertoire musical reflète davantage un statut de « dames élégantes », et n'est ni celui de l'oppression, ni celui de la grande revue classique parisienne, mais un répertoire plus intime, plus sérieux, plus touchant, même s'il ne renie pas la fantaisie. Nous sortirons à cet endroit parfois de l'époque et du genre musical qui nous concernent, puisque j'ai demandé à Benoît Urbain de mettre en musique un sonnet de Shakespeare, une poésie de Guillaume Apollinaire, et que l'on entendra du Kurt Weill.

Le cabaret présentera trois générations d'hommes transformistes et une femme. Pourquoi ces trois générations d'hommes ?

S.B. Quand je lis par exemple le livre de Gilles Barbedette et Michel Carassou *Paris Gay 1925*, ou quand je vois des documentaires comme *Les Invisibles* de Sébastien Lifshitz, je me rends compte que je suis très sensible à la parole de nos anciens, qui montre le chemin accompli et, de fait, indique celui qui nous reste à parcourir. J'avais envie de ce personnage incarné par Michel Favory, qui porte la voix du passé, du bilan, qui n'est plus dans le charme et dans la séduction, qui a vécu les périodes les plus dures, et est une sorte de survivant.

Le personnage que j'incarne représente un autre type d'homosexuel transformiste, celui « sur le retour », un peu amer, mais qui prétend encore exister. Il a du mal à s'identifier à la parole de son aîné, mais plus encore à celle du transformiste le plus jeune, incarné par Benjamin Lavernhe. Lui est plus proche de notre époque, il est ambitieux, ne veut pas s'embarrasser de termes contraignants pour définir sa sexualité, décidé à vivre ses amours sans avoir à les qualifier de transgenres, bisexuels, hétéro ou homosexuels.

Même si ce cabaret ne se veut pas militant, on y entendra néanmoins une parole politique, portée par les trois personnages. Ne serait-ce que parce qu'ils ont été tous les trois, à des degrés divers, confrontés à des situations où ils auraient pu disparaître ou se foutre en l'air.



Et Véronique Vella ?

S.B. L'homosexualité traite d'un fait, au-delà du sexe ou du genre. Je voulais donc que nous en ayons le pôle féminin et qu'il s'exprime lui aussi par le travestissement, qui est la règle de ce cabaret. Véronique Vella aura emprunté le chemin, celui qui mène de la femme à l'homme. Ce qui m'amuse, c'était d'interroger la relation qu'elle a avec ces garçons. J'ai trouvé un très joli texte de Colette sur sa relation aux homosexuels et sur la part de séduction qu'elle pouvait avoir sur eux. Mais toute lesbienne qu'elle est, elle restera, dans un atour très masculin, diablement féminine. Elle est une femme qui a pris son destin en main, qui a su s'imposer en devenant le « patron » de ce cabaret. Elle veille sur les trois autres, tempère, régule leur relation au public, soucieuse de la bonne marche de son établissement et du contentement de tous. Elle est une figure forte, maternelle et paternelle à la fois. Une confidente et un gendarme qui sait mettre autant de force que de séduction pour obtenir ce qu'elle veut.

Au-delà des titres que tu as déjà cités, quel sera le répertoire de ce cabaret ?

S.B. On entendra Véronique Vella chanter Suzy Solidor, magnifique interprète de chansons qui ne se cachaient pas, comme, par exemple, *Ouvre*, d'une beauté insensée, qui donne clairement l'identité de celle qui chante et de celle à qui la chanson s'adresse. On est absolument dans

ENTRETIEN AVEC SERGE BAGDASSARIAN, CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

un registre poétique amoureux, érotique et splendide qui, à ma connaissance, n'a pas vraiment d'équivalent dans le répertoire masculin, sauf peut-être certaines chansons de Reda Caire, l'exception qui confirme la règle ; il est celui qui a le plus approché quelque chose d'honnête, par rapport à qui il était. Mais dans la plupart des sociétés basées sur des principes discriminants envers les femmes – la nôtre en fait partie – l'homosexualité féminine peut, paradoxalement, s'aborder de façon plus frontale, plus libre, à l'intérieur même de la domination masculine. Et c'est pourquoi le préjugé à l'égard des hommes est aussi impitoyable. Un homme ne se fait pas « prendre », au risque d'être assimilé à une femme, donc à un être inférieur, dominé !

Dans quel sorte d'espace ce cabaret se tiendra-t-il ?

S.B. J'aime l'idée d'un lieu de taille très modeste, qui donne l'impression d'un cabaret presque clandestin, et permet une grande intimité avec le public. Parce qu'ils seront parfois « pris à parti », les spectateurs vont être éclairés. De par sa forme même, de par sa contenance, ce cabaret ne supportait pas d'avoir un orchestre composé de trop de musiciens. C'est pour cela qu'en accord avec Benoît Urbain, nous avons choisi d'avoir seulement trois instruments sur scène : un piano, un accordéon – joués par Benoît Urbain – et une contrebasse jouée par Olivier Moret qui fera également office de percussion et donnera des bases rythmiques aux arrangements. Benoît Urbain a un don presque magique pour revisiter les choses.

Pour illustrer une certaine dimension de détournement propre à ce type de cabaret, nous allons par exemple interpréter *Avoir un bon copain*, chanson qui du reste n'appartient pas au répertoire « interlope ». Si on la chante comme une marche militaire, ce qu'elle est, elle nétonne pas et reste la chanson qu'on connaît. Tout l'art de Benoît a consisté à en tirer des rythmes de chanson de charme, langoureuse, presque une chanson d'entraîneuse. Elle devient alors nettement plus ambiguë, et convient parfaitement à des transformistes ! Cela dit, d'un point de vue musical, nous serons parfois un peu parjures : nous évoquerons une époque sans en respecter tout à fait la facture musicale. Mais je crois qu'on peut aussi parler d'une époque en se servant d'une musique d'un autre temps.

Qui dit cabaret transformiste dit aussi paillettes, plumes et strass, non ?

S.B. Bien sûr ! Mais si la Comédie-Française est très riche en costumes de toutes les époques grâce au savoir-faire de ses ateliers, je me suis aperçu que le domaine de la plume de cabaret restait très spécifique. J'ai donc décidé de m'adresser à une autre institution parisienne, séculaire elle aussi : le Moulin Rouge.

Voilà deux maisons qui ne se sont jamais regardées, ne se sont jamais parlées, alors qu'elles peuvent faire partie du même parcours initiatique de la découverte de Paris ! Je n'ai pas été déçu de ma première visite dans ce temple de la revue, endroit plein de merveilles. Lorsqu'on est en contact avec ces plumes, avec cette frivolité, cette luxuriance et cette douceur-là, on est en lien direct et très concret avec

l'univers du transformisme, du rêve, de la féerie. C'est un autre monde ! En voyant les couleurs qui sont employées, ces arcs-en-ciel, j'ai l'impression que l'on se trouve dans une sorte de paradis oublié, dans un lieu un peu sacré, comme peut l'être notre théâtre. Les lumières et les couleurs du Moulin Rouge sont faites pour flatter l'œil, pour créer une forme d'irréalité. C'est un peu la poussière de cette irréalité que je souhaite apporter à notre modeste cabaret. J'ai donc été ravi que cette institution accepte de nous prêter certains costumes et accessoires. J'espère que le fait de les voir portés par Michel Favory, Benjamin Lavernhe ou moi-même provoquera une forme d'émotion. Un cabaret joue toujours avec la notion de désir, la faculté de séduction et de rêve en chacun de nous. Il souligne parfois ce qu'il peut y avoir de dérisoire, voire de risible dans sa manifestation. Loin du Moulin Rouge, je veux interroger honnêtement ce qui fascine le public, le « grand public », chez les transformistes. Ce qui fait qu'à un moment donné, cela peut être ridicule et qu'à un autre moment on se trouve face à une figure hautement tragique.

Propos recueillis par Laurent Muhleisen, juillet 2016



QUELQUES CHANSONS, COMMENTÉES PAR SERGE BAGDASSARIAN

***Ouvre* (paroles de Georges Zarifi, Musique de Kostas Gianidis)**

Cette chanson a été interprétée par Suzy Solidor, «garçonne» emblématique des années 30. Elle illustre bien le grand écart entre les répertoires homosexuels féminins et masculins. Alors que, chez les hommes, on reste dans un registre ironique, cynique, souvent grand-guignolesque et à mon sens, profondément homophobe, les chansons de femmes sont sensuelles, poétiques. Elles disent leur nom, avancent à découvert d'une jolie façon. C'est ce que j'ai voulu montrer avec *Ouvre*, une chanson érotique qui raconte la découverte du corps d'une femme par une autre femme. C'est une de mes chansons préférées, elle sera interprétée par Véronique Vella.

***From Amsterdam* (paroles de Kablund, musique de Michael Dress)**

Nous faisons rarement appel au répertoire anglophone, mais j'ai tenu ici à faire une exception. *From Amsterdam* raconte avec une infinie justesse le milieu de la prostitution des travestis... le texte est saisissant de beauté, il brosse le sujet avec finesse. C'est Benjamin Lavernhe qui prêtera sa voix à ce morceau.

***Le long des berges grises* (paroles de Jean Laurent, musique de Julsam)**

Voici une des très rares chansons qui s'avance non masquée, qui dit ce qu'elle est sans détour. Elle évoque sans ambages un lieu de rencontres pour les homosexuels en bords de Seine. D'ailleurs son interprète d'origine, Reda Caire, était l'un des rares artistes des années 30 à ne pas faire mystère de son homosexualité.

***Avoir un bon copain* (paroles de Jean Boyer, musique de Werner Richard Heymann)**

Tout le monde connaît cette chanson de camaraderie virile, un peu bravache. Mais quand on écoute bien les paroles, elle nous dit que l'amitié vaut mieux que l'amour et... qu'on est quand même mieux entre garçons! Benoît Urbain a créé une magnifique orchestration, révélant l'ambiguïté de ce morceau

***Le condamné à mort* (poème de Jean Genet, musique d'Hélène Martin)**

Un grand classique de la littérature, par l'homme qui a tant aimé les garçons et l'a si bien écrit... Michel Favory prêtera sa musicalité et sa force à ce très grand texte posé sur une très grande musique; un moment de grâce.



EXTRAITS DU SPECTACLE

*... Édouard Édouard toi que j'ai tant aimé
toi sur le cœur de qui j'ai dormi tant de soirs
toi à cause de qui je meurs de vivre et de t'attendre
Erik nos promenades tout au long de la nuit
sur les berges du fleuve où venaient les étoiles
perles aux doigts du vent éclore entre nos mains
Jacques autour de la lampe quand les fumées d'opium
nous enivraient j'aurais voulu j'aurais bien dû
te serrer dans mes bras et te dire et te dire Jacques
mais le train passe et l'heure passe et le temps passe
comment ô bien-aimés ai-je pu vivre
sans vous une seule heure une seule
je me le demande souvent le soir à cette heure...*

Pierre de Massot, *Le Déserteur*

Axel : En dix-sept ans, je n'ai connu qu'une vraie souillon. Violette Calandre, quel nom ! Brave fille, un peu hommasse, jolie voix, bonne danseuse, mais souillon. Toujours à laisser ses pots de crème et de fonds de teint ouverts, ses pinceaux et ses brosses chargés de saletés. Incapable de ranger ses affaires personnelles, s'étalant dans la loge comme une marée d'équinoxe. Les autres se sont vengés avec une petite lame de rasoir : Ils ont cisailé toutes les coutures de sa plus belle robe en sequin. Chaque fil à la limite de la rupture. En scène, sa collègue Chipie Chapiteau a juste tirailé un peu le dos du costume pour que tout s'écroule à terre. On n'a plus revu la Calandre ici, pas plus que la Chipie que j'ai virée illico. Tous les costumes m'appartiennent, et je ne veux pas qu'on y touche. Pas plus que les plumes, les chaussures et les bijoux. Mes filles savent régler leurs problèmes autrement. Et elles peuvent être parfois très cruelles les unes avec les autres. De la chapelure dans la poudre de riz, du saindoux dans le rouge à lèvres... Et si elles ne sont pas les meilleures copines du monde, elles ne se ratent pas, et se raillent avec férocité. Je dois souvent modérer, tempérer, calmer, adoucir, dulcifier. Je pourrais facilement travailler dans la diplomatie, j'ai tellement dénoué de crises. Une Delagrave-Imbert au quai d'Orsay, voilà qui aurait comblé mon père. Pauvre homme il voulait un garçon pour reprendre la sucrerie, il a eu trois filles. Trois héritages, j'ai racheté l'Interlope. Je suis l'aînée, et j'ai vu mes cadettes grandir comme des animaux étranges. Préoccupées par leurs poupées, rêvant à des princes charmants, souvent affectées et fragiles. Moi je ne vivais que par Jules Verne et par le Capitaine Fracasse. Etre un héros, voilà ce que je désirais. Ma mère l'a rapidement compris, et renoncé très vite à m'affubler de dentelles et de rubans. J'étais chef de bande, déjà, à cette époque. Avec ma petite compagnie de gamins aventuriers, je me sentais bien. En grandissant, j'ai connu quelques garçons, qui m'offraient de belles éclaircies de plaisir plein et... roboratif. Je considérais ma libido comme un besoin à combler vite, fort, brutalement. Je voulais l'assourdir par des cris éclatants. Et j'y arrivais aisément. Oui, des hommes agréables et courtois ont partagé mes draps, mais que voulez-vous, au petit matin, je n'aime pas embrasser une

barbe drue et piquante. Et je ne sais pas mentir. La première femme que j'ai connue était vendeuse dans une pâtisserie toute au beurre. Ses doigts sentaient le croissant chaud, et sa chevelure le craquelin. Je ne sais plus vraiment quel sens était le plus vite rasséréiné : le toucher ou le goûter. Les deux, je crois. Impossible de résister au péché de luxure quand il s'accoquine avec la gourmandise. Je suis tombée amoureuse, infiniment amoureuse, pour la première fois. Son corps, ses gestes, son sourire, sa douceur. Tout était nouveau, révélé, cohérent. Une pièce de puzzle qui trouve enfin sa place. Et la petite fille que j'étais avait enfin une réponse à sa grande question.

Serge Bagdassarian, *Monologue*

Camille : On m'a toujours dévisagé. Des regards interrogatifs, perplexes, amusés, réprobateurs, des regards complices parfois... rarement. Quand on est comme moi, on constate vite que l'on n'est pas majoritaire. Qu'importe, je peux dire que je suis rare. Mon acmé, c'était quand j'étais encore adolescent. Je tardais à pousser, trop maigre, glabre, la voix encore perchée, j'étais un âge, pas un sexe. L'âge où la boulangère peut tenter un «et pour la demoiselle, ce sera?» et faire le bonheur de ma journée. Cet âge où je voyais arriver l'hiver avec joie, car je pouvais porter un manteau un peu évasé, que je serrais à la taille avec une ceinture large. Une capuche qui cachait ma chevelure trop courte. Je sortais dans la rue dans les pas d'une Greta Garbo qui se voudrait invisible. Une vedette mondiale tentant d'échapper à la foule. Belle, seule, vulnérable et forte. Ça marchait bien, personne ne me regardait, et je pouvais m'inventer des destins tragiques, devenir à chacun de mes pas, l'amante délaissée portant le plus grand chagrin du monde, ou rejouer le final de la Reine Christine sur la plateforme arrière de l'autobus.



EXTRAITS DU SPECTACLE

Ma chère sœur, Margaret, ne trouvait pas grâce à mes yeux. La fatalité avait voulu qu'elle soit fille, alors que je le méritais plus qu'elle. Elle était mon aînée de deux ans, et je la voyais grandir et se transformer comme une injure. Elle m'agaçait beaucoup avec ses jolies robes, sa voix claire, ses gestes précis et gracieux. Ses mains libres... Ces mains qui semblaient flotter dans l'air, y laissant pourtant une trace, comme dans de la poudre.

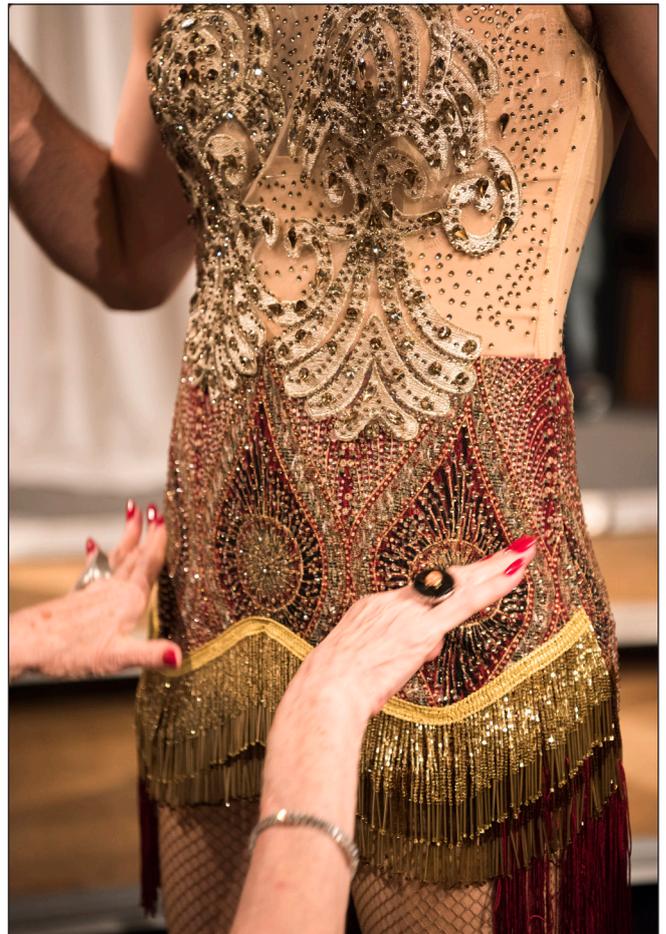
Je grandissais aussi, et j'avais honte de devenir un homme. L'ignominie de ce corps qui mentait, et beuglait mon secret, ma dissimulation. Chaque muscle m'accusait, chaque poil me ridiculisait. Ma voix désertait elle aussi. Oui, Garbo avait une voix grave, mais là, quand même, ça devenait burlesque. Je vivais au pôle nord de l'humanité, loin de mes semblables. J'usais de stratagèmes dérisoires pour être plus femme. Je n'utilisais que des verres trop grands pour que mes mains paraissent plus petites qu'elles n'étaient. Mais le nœud du problème restait là, je n'étais pas dans le bon corps. Et je vivais à La Ciotat...

Un été, je décidai de partir à Paris. J'avais 19 ans, et j'étais diplômé en comptabilité. Ma tante avait épousé en secondes noces le vice-gouverneur de la Banque de France, qui m'avait trouvé un poste au Crédit foncier de France. J'étais au siège du boulevard des Capucines, et je passais mes journées dans l'intimité des bons du Trésor. Antoine Rochas venait compter les siens chaque jour. Ce fût mon premier grand amour. Il m'a mangé. Avec patience. Il a tout pris, tout révélé, tout goûté. Moi qui pensais n'être qu'aversion... j'étais désiré, attendu, espéré, fêté. Antoine Rochas était riche, marié et père de deux grands enfants. Il appartenait à une famille qui n'avait pas besoin de travailler et pouvait ne vivre que pour ses passions. Il m'installait dans la petite bonbonnière de la rue Cambon, où je vis toujours. Et pour mes vingt ans, je reçus une garde-robe complète de chez Pélissier.

J'aurais dû me sentir comblée, mais j'étais frustrée de ne pouvoir exister que dans les yeux d'Antoine, ses yeux d'ogre jaloux. Mes journées au Foncier se finissaient toujours dans la soie des fantasmes de Monsieur Rochas. Je voulais étendre mon audience. Devenir universellement fatale, divine. Antoine l'a compris, comme s'il se soumettait à une règle du jeu tacite : il m'avait nourrie, chaussée, logée, et maintenant j'allais le chasser. Il m'a tout laissé. Par fidélité, ou peut-être par reconnaissance, j'ai gardé le prénom qu'il m'avait donné : Camille.

Enfin libre! Je sortais beaucoup; et je venais souvent dans les lieux où je pouvais apparaître sous ma véritable identité féminine. J'étais une cliente assidue de l'Interlope, où je pouvais briller de toute ma prétention. Et j'ai réussi à faire comprendre à Ange Perroni, le patron, que ma place était sur scène...

J'ai plaqué la banque, c'était il y a trente ans. Je n'ai pas regretté mon choix, à l'époque. Même si je n'ai jamais mené la revue. J'étais sujet principal... C'est tout. Antoine me manque aujourd'hui. Il est venu me voir souvent ici. Il avait sa table, ses habitudes, son champagne rosé préféré. Je le snobais... Belle, cruelle, sombre idiote. Il est mort vieux, dans son lit, entouré de sa famille. Sans moi, bien sûr. J'aurais fait une belle veuve pourtant. Un avocat est passé



chez moi, rue Cambon, et après s'être assuré que la créature qui lui avait ouvert la porte était bien Paul Guichard, il m'a lu l'extrait du testament qui me faisait propriétaire d'un immeuble à Strasbourg... Strasbourg! Antoine Rochas de Strasbourg... Paul Guichard de La Ciotat... j'ai vendu.

Serge Bagdassarian, Monologue

LE PARIS HOMOSEXUEL DES ANNÉES FOLLES

On sait que l'histoire récente des homosexuels a pris son essor en Allemagne dans la période comprise entre la fin du XIX^e siècle et l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Longtemps, Berlin a été à l'avant-garde du développement d'un mouvement « gay » que le nazisme s'est chargé d'anéantir, plongeant les premiers efforts de cette histoire pionnière dans l'oubli.

En revanche, on connaît beaucoup moins l'existence d'une vaste subculture homosexuelle, à Paris, pendant les Années folles. [...] Sa diversité offre un contraste saisissant avec les embryons incertains de l'« Underground » de la Belle Époque. Les Années folles ont [...] contribué à la naissance d'un climat, d'une ambiance, sans commune mesure avec les premières audaces du début du siècle.

Le bal de Magic City : rue Cognacq-Jay

Ce bal fut la manifestation la plus célèbre de l'entre-deux-guerres à Paris, et ce jusqu'en 1939. À la Mi-Carême, se rassemblaient des homosexuels venus de partout, de province et aussi de l'étranger. En Angleterre comme en Allemagne, l'homosexualité était en effet illégale. Une revue de théâtre, *La Rampe*, en donne la description suivante dans son numéro du 1^{er} avril 1931 : « Depuis dix heures, le chœur antique est à son poste, en face du grand escalier de Magic City. Les agents l'ont parké sur le trottoir. Ils le surveillent d'un air soupçonneux, tandis qu'ils sourient avec indulgence aux "folles" qui leur envoient des baisers. Le chœur antique ne semble pas s'en apercevoir. Il sait que demain rétablira les choses, et que ces jolis garçons maquillés, emplumés et emperlousés, qu'il applaudit aujourd'hui, seront bientôt poursuivis, traqués, ridiculisés par une foule vulgaire, cruelle, et ignorante [...] »

On trouve encore un écho de Magic City – à moins qu'il ne s'agisse d'un autre bal – dans le livre de René Crevel, *Mon corps et moi* : « Je pense à ces bals où le travesti est prétexte à corriger la nature. Ceux qui n'ont pas trouvé leur vérité tentent une autre existence. Toutes les vies manquées s'invertissent, pour un soir. Mais l'exhibitionnisme ne donne point d'ailleurs l'impression de quelque franchise ou de quelque réalité. Les femmes apparaissent sans hanches ni poitrine. Les hommes ont des croupes et des tétons [...] »

Autres bals

Charles Étienne évoque, dans *Notre-Dame de Lesbos*, le début du bal de la salle Wagram : « De l'avenue des Ternes au parc Monceau, de la Muette à l'Étoile, toute la valetaille des arrondissements voisins était accourue à Wagram. C'était un peu le bal des gens de maison, mais les escarpes et leurs gonzoesses étaient venus, eux aussi, du Point-du-Jour et de la Villette, en quête d'aubaines » [...].

Derrière le Panthéon et aux alentours de l'École polytechnique, il y avait un « bal musette » fréquenté par une majorité d'homosexuels et de lesbiennes : le bal de la

Montagne-Sainte-Geneviève ; près de la place de la Bastille, la rue de Lappe était un haut lieu de guinguettes « mixtes » et devait sa célébrité aux « mauvais garçons » qu'on pouvait y rencontrer. [...]

Willy¹ [Henry Gauthier-Villars, le premier mari de Colette] y va de ses commentaires : « (Nous avons vu éclore)... les bals musettes, dont le plus en vogue est en ce moment rue de Lappe ; il est même tellement en vogue que pour renseigner les étrangers, la municipalité songe, paraît-il, à changer une lettre sur la plaque indicatrice de la rue qui s'appellerait désormais : rue de Loppe ! »

« On y voit surtout des petits voyous pas très lavés, mais maquillés sans discrétion, coiffés de casquettes, arborant des foulards arcenciés [...] ».

Le roman d'Alec Scouffi, *Au poisse dor*, appartient à la même lignée des romans reportages de l'entre-deux-guerres ; certains passages se rapportent à la rue de Lappe : « Rue de Lappe... ce vocable rend à lui seul on ne sait quel son fêlé de bouge et de mauvais lieu. Par les nuits chaudes de septembre, ses bals musettes sont bondés »

« ... Le Bousca est une "boîte" interlope comme tant d'autres établissements édifiants de la capitale... Les têtes brûlées et les mauvais garçons s'y donnent rencard. On les voit converger vers la Bastille des quatre coins de Paris ».

Bars et boîtes de nuit

La majorité des bars et des boîtes de nuit dans lesquels se rencontraient les homosexuels étaient situés à Montmartre, à Montparnasse ou sur les Champs-Élysées. Les lesbiennes se retrouvaient en garçons au Sphinx, au Monocle, boulevard Edgard Quinet, ou au Fétiche à Montmartre dont voici une description extraite de la revue *Fantasio*² : « C'est une ancienne Belle qui, sur le retour, est devenue patronne de bar, pas loin de la place Pigalle, mais d'un bar un peu particulier par le caractère de sa clientèle : beaucoup de dames, surtout, qui s'habillent volontiers à la façon des messieurs. La patronne elle-même, pour donner le ton, porte veston au-dessus de sa jupe, cravate, manchettes et faux col, masculins, bien entendu. Cheveux courts – non pas à "la garçonne", mais mieux, à "la garçon" ».

Comme il n'existe pas de *Gault et Millau* des bars interlopes de cette période, il est difficile d'en connaître le nombre exact. Néanmoins, quelques bars sont fréquemment cités : Tonton, rue Norvins à Montmartre, la Taverne liégeoise, rue Pigalle, le Récamier, le Maurice Bar, le Palmyrium de la place Blanche, Chez ma Cousine, rue Lepic.

Certains lieux étaient malgré tout plus connus : la Petite Chaumière et le Clair de Lune ; à propos de ces clubs, du Coglay³ disait : « À Montmartre, Tonton et la Chaumière reçoivent surtout des vieux marcheurs qui, pour un bock de vingt-cinq ou trente francs, viennent se rincer l'œil et s'exciter en regardant évoluer des danseurs juponnés, sans aucun talent, mais avec beaucoup de cochonneries dans la

LE PARIS HOMOSEXUEL DES ANNÉES FOLLES

bouche et dans les gestes [...]».

À propos du Clair de Lune, [Willy¹] précise : « La petite Bourse aux tantes se tient également, de cinq heures de l'après-midi à cinq heures du matin, au Clair de Lune, modeste bar tout près de la place Pigalle. Sur une banquette du fond, se tient l'ineffable Bijou, matrone cuirassée de crasse, de fard qui procure à de paternels sénateurs la joie d'éduquer quelque lycéen ». [...]

D'autres lieux sont mentionnés par du Coglay⁵. « À Montmartre, on a vu le Yeddo, plus select, également dancing pour hommes, tantes, neveux et gouines, disparaître après la sombre affaire Dufrenne, du Palace. Il vient d'être remplacé par Mon Club, au fond d'une impasse de l'avenue de Clichy. Dans ce sous-sol de bon goût, on rencontre la fine fleur des calicots, petits employés honnêtes et pomponnés, graciles vendeurs qui mettent de côté leurs dix francs par semaine... pour venir danser dans cet endroit qu'ils trouvent chic, folles qui jacassent comme des pies et dénigrent la "Untel" mieux que ne le feraient des commères de village ». [...]

L'un des bars les plus célèbres des Années folles était le Graff, place Blanche. Dans son roman autobiographique, *Les Amours buissonnières*, André du Dognon⁶ le présente comme la toile de fond sur laquelle s'inscrivent ses aventures nocturnes.

[...] du Coglay⁷ évoque lui aussi cette brasserie [...] « À Montmartre, une grande et florissante brasserie est réputée pour sa grosse clientèle d'homosexuels. Le samedi soir principalement, on y voit toute la faune tantousarde, à côté d'industriels en goguette et d'artistes venant souper après le théâtre [...] ».

Cocteau et le Bœuf sur le Toit

[...] Le Bœuf sur le Toit n'était pas, à vrai dire, un lieu « homosexuel », mais plutôt un bar-dancing mondain, typiquement « Années folles », où l'esthétisme était de règle. Cocteau y régnait en Prince de la Frivolité, en chef d'orchestre de la modernité, en créateur de modes. [...]

À l'époque qui nous intéresse, la renommée de Cocteau tenait plus aux multiples facettes de sa personnalité d'artiste qu'au rôle d'« homosexuel célèbre » qu'il ne cherchait pas encore à avoir. En 1925, il était connu parce qu'il écrivait, parce qu'il peignait, parce qu'il se présentait comme un dandy et un homme du monde. [...]

Maurice Sachs a très bien relaté dans *Le Sabbat*⁸ (1946) l'importance de Cocteau dans le délire mondain et artistique qu'il découvre en 1922. [...]

Voici la description que Sachs donne du Bœuf : « C'était une boîte de la rue Boissy-d'Anglas, que dirigeait un homme fin et affable qui s'appelait Louis Moysès. Chaque génération connaît un lieu de rendez-vous par excellence, chaque génération a son quartier général : l'après-guerre eut le Bœuf sur le Toit, où les jeunes gens émerveillés

allaient contempler Picasso, Radiguet, Cocteau, Milhaud, Fargue, Auric, Poulenc, Honegger, Sauguet, Satie, Jean-Hugo, Breton, Aragon, et toute l'avant-garde de ces années-là... Les hommes du monde venaient en habit, les peintres en chandail. Il y avait des femmes en tailleur et d'autres couvertes de perles et de diamants. »

Extraits de *Paris Gay 1925*,
de Gilles Barbedette et Michel Carassou
Éditions Non Lieu, 2008

¹ et ⁴ *Le Troisième Sexe*

² *Fantasio*, 15 octobre 1924

^{3,5,7} Du Coglay *Chez les mauvais garçons*

⁶ *Les Amours buissonnières*, André du Dognon éditions du Scorpion, 1948

⁸ *Le Sabbat*, Gallimard, coll. L'Imaginaire

BIOGRAPHIES DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

SERGE BAGDASSARIAN

Conception et mise en scène / Camille



Entré à la Comédie-Française en 2007, Serge Bagdassarian en devient le 521^e sociétaire le 1^{er} janvier 2011. Il a participé la saison dernière à deux créations présentées Salle Richelieu, *Roméo et Juliette* de Shakespeare mis en scène par Éric Ruf où il joue Frère Laurent, et *La Mer* d'Edward Bond mise en scène par Alain Françon où il interprète Carter. Il a également

mis en scène les élèves de l'Académie de la Comédie-Française dans *Rhapsodies* de Sylvain Levey, chanté dans le *Cabaret Léo Ferré* dirigé par Claude Mathieu et Benoît Urbain au Studio-Théâtre, et joué dans deux reprises Salle Richelieu, le rôle d'Oronte dans *Le Misanthrope* de Molière mis en scène par Clément Hervieu-Léger et celui de Fontanet dans *Un fil à la patte* de Georges Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps. Il a tourné dans *Dom Juan et Sganarelle*, film original de la Comédie-Française réalisé par Vincent Macaigne et diffusé sur ARTE ; il y interprétait Sganarelle – rôle qu'il tenait également dans la mise en scène de *Dom Juan* de Molière par Jean-Pierre Vincent Salle Richelieu. Né à Dunkerque, Serge Bagdassarian pratique le théâtre en amateur dès l'enfance. Devenu professeur d'anglais, il réalise que le théâtre lui manque et décide de s'y consacrer. Il rejoint l'équipe du théâtre de La Licorne. Comédien et metteur en scène, il se forme à la technique du masque avec Mario Gonzalez, participant au spectacle de commedia dell'arte *Tréteaux*, créé en 1993. Il travaille pendant dix-huit ans avec Claire Dancoisne pour de nombreux spectacles dont *Macbeth* de Shakespeare, *Un monsieur très vieux avec des ailes immenses* d'après García Marquez, *Le Cirque de la licorne / Bestiaire forain* (dont il cosigne la mise en scène) et *Chère famille*. Il joue également dans plusieurs spectacles mis en scène par Vincent Goethals, *Le Chemin des passes dangereuses* de Michel Marc Bouchard, *Salina* de Laurent Gaudé, *Volpone* de Ben Johnson, et par Pierre Foviau *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès.

BENOÎT URBAIN

Musiques originale, direction et arrangements / piano



Accordéoniste, pianiste, compositeur, Benoît Urbain intègre le Conservatoire national de région de Reims et y étudie la formation musicale, l'écriture, le piano et l'orgue. Il entre ensuite au Conservatoire national supérieur de Paris dans les classes d'harmonie, contrepoint et fugue. Après l'obtention du certificat

d'aptitude de formation musicale, il enseigne au conservatoire national de région de Tours. Sa rencontre avec Christiane Legrand est déterminante et leur complicité se remarque depuis lors dans de nombreux spectacles, disques, ainsi que des projets pédagogiques.

Compositeur, arrangeur et comédien, une grande part de son activité se déroule au théâtre, notamment pour la Compagnie Laurent Serrano, la compagnie L'Autre Théâtre dirigée par Jean Gillibert et pendant six ans avec le théâtre du Campagnol dirigé par Jean-Claude Penchenat, la Comédie-Française où il est directeur musical des cabarets *Vian*, *Brassens*, *Barbara* et *Léo Ferré*. Prix du syndicat de la critique pour la meilleure musique du spectacle *Le Jeu des sept familles*. Instrumentiste, arrangeur et compositeur pour de nombreux enregistrements et concerts : Abed Azrié, Salif Keita, Alain Bashung, Juliette Gréco, Au p'tit Bonheur... il compose également la musique de plusieurs documentaires diffusés sur Arte et France 2 : *Lénigme des Nazcas*, *Zeugma* de Thierry Ragobert, *Résistants de la première heure* de Philippe Constantini.

ÉRIC DUMAS

Scénographie et lumières



Après une formation à l'ENSATT, Éric Dumas est machiniste, régisseur son et lumière, assistant à la mise en scène au Théâtre Montparnasse, tout en étant éclairagiste de plusieurs spectacles au Petit-Montparnasse. Il devient en 1998 régisseur au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, puis en 2005 directeur technique. Il part en

2001 aux côtés de Catherine Samie pour la tournée nord américaine de *La Dernière Lettre* de Vassili Grossman mise en scène par Frederick Wiseman. Il est également éclairagiste de plusieurs spectacles du Studio-Théâtre : *Ah, vous voilà Dumas?!* mis en scène par Alain Pralon, *Les Effracteurs* de et mis en scène par José Pliya. Il assiste Yves Bernard sur *Dramuscules* de Thomas Bernhard mis en scène par Muriel Mayette-Holtz. Récemment, il a éclairé *La Princesse au petit pois* d'après Hans Christian Andersen mis en scène par Édouard Signolet, *La Fleur à la bouche* de Pirandello mise en scène par Louis Arene, *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute* de Pierre Desproges, *Les Trois Petits Cochons* mis en scène par Thomas Quillardet, *Poil de carotte* de Jules Renard mis en scène par Philippe Lagrue, les cabarets *Chansons des jours avec et chansons des jours sans – Chansons déconseillées* et *Nos plus belles chansons* dirigés par Philippe Meyer, *Les Habits neufs de l'empereur* d'Andersen mis en scène par Jacques Allaire. Il signe la scénographie et la lumière du *Cabaret Boris Vian* mis en scène par Serge Bagdassarian et la lumière du *Cabaret Brassens* mis en scène par Thierry Hancisse. En 2015, il crée la lumière du spectacle des élèves comédiens

BIOGRAPHIES DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Kadoc mis en scène par Michel Vuillermoz, présenté au Studio-Théâtre. La saison dernière, il a signé les lumières du *Cabaret Léo Ferré* sous la direction de Claude Mathieu, et il a travaillé de nouveau avec l'ensemble des élèves pour *Rhapsodies* de Sylvain Levey.

SIEGRID PETIT-IMBERT

Costumes



Après avoir obtenu son diplôme d'Arts plastiques aux Beaux-Arts de Caen, Siegrid Petit-Imbert se spécialise dans la réalisation de costumes de théâtre. D'abord en atelier couture, puis en décoration et patine. Elle a notamment travaillé pour Joël Pommerat (*Ma chambre froide*, *La Réunification des deux Corées*, *Ça ira (1) Fin de Louis*), Alain Françon (*Toujours la tempête*),

Michel Gondry (*L'Écume des jours*), Christian Lacroix (*La Clémence de Titus*), Yann-Joël Collin (*Le songe d'une nuit d'été*), Pascal Quignard (*La Rive dans le noir*), Dominique Hervieu et José Montalvo, au Centre Chorégraphique de Créteil, au Théâtre de Chaillot, en passant par l'Opéra de Lyon et sa Biennale. En 2014, elle rencontre Eric Ruf. Ensemble ils collaborent pour les costumes de *George Dandin* mis en scène par Hervé Pierre, et de *20 000 lieues sous les mers* mises en scène par Christian Hecq et Valérie Lesort (Molière 2016 de la Création visuelle).

THIERRY BOULANGER

Piano



1^{er} prix de piano au CNR de Nancy, Thierry Boulanger partage sa vie entre le théâtre et le cinéma. Parmi les comédies musicales qu'il a composées, on peut citer *La Nuit d'Elliot Fall* (nominations Molières 2011), *Jusqu'aux dents* (prix SACD 2007), *Secret Défense* (avec Jean-Paul Farré, prix Beaumarchais 2005), *C'est pas la vie?* (mise en scène de Laurent Pelly), et deux spectacles pour la jeunesse:

Le Secret de Fabula (spectacle multimédia qui se joue en Avignon cet été) et *Le Vieux Fou de dessin* (écrit par M.C. Lachaud). Il a écrit les musiques de scène de *Mme Doubtfire* (avec Michel Leeb) et *Barbe Bleue* (d'après Amélie Nothomb, avec Pierre Santini). Au cinéma, il compose la musique de plusieurs longs métrages, de documentaires, et celle de la série culte pour Orange Cinéma: *Plaisir de nuire, joie de décevoir*.

Directeur musical et arrangeur, il travaille avec Laurent Pelly (*Souingue, Et Vian, en avant la zique!*) Sylvie Joly (*La Cerise sur le gâteau*, mise en scène d'Alex Lutz), Natalie Dessay (Concerts Michel Legrand) ou encore Kad Merad et Laurent Lafitte (*Rendez-vous*, mise en scène de Jean-Luc Revol). Il collabore également avec Yvan Cassar sur des concerts télévisés en qualité d'orchestrateur, dont *Roberto Alagna chante Noël*. Il est lauréat du prix Maurice Yvain 2006.

OLIVIER MORET

Contrebasse



Musicien, compositeur et contrebassiste, de formation classique (prix du Conservatoire national supérieur de musique de Paris), passionné de musique populaire et d'improvisation, Olivier Moret débute sa carrière comme contrebasse solo à l'Orchestre des Concerts Lamoureux et comme professeur à l'École nationale de la magistrature d'Evry. Il

est actuellement membre de l'Orchestre de Contrebasses (Tournées internationales: Amérique du Sud, États-Unis, Canada, Japon, Corée, Chine, Moyen Orient, Europe), du groupe Faolan, du Novelty Foxde Jean-Michel Davis, de Yankele (musique Klezmer) de l'ensemble 2E2M et compagnon de route des chanteurs Allain Leprest, Valérie Ambroise, Abed Azrié, Francesca Solleville et Gilbert Laffaille. Après une première collaboration avec le joueur d'oud Khaled Aljaramani, il fonde le trio EXIL, intégrant le percussionniste Mohanad Aljaramani. Il collabore depuis 2014 avec le Studio-Théâtre pour les cabarets *Georges Brassens* (par Thierry Hancisse) et *Léo Ferré* (par Claude Mathieu) sous la direction musicale de Benoît Urbain.

BIOGRAPHIES DES COMÉDIENS



VÉRONIQUE VELLA
Axel

Entrée à la Comédie-Française le 15 mars 1988, Véronique Vella en devient la 479^e sociétaire le 1^{er} janvier 1989. Elle a interprété récemment la Duègne, une sœur dans *Cyrano de Bergerac* mis en scène par Denis Podalydès, et chanté dans le *Cabaret Léo Ferré*, mis en scène par Claude Mathieu. Elle a interprété Juliette Maillard dans *La Tête des autres* de Marcel Aymé mise en scène par Lilo Baur, Anaïs dans *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti, Marceline dans *Un fil à la patte* de Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps, la Nourrice dans *Antigone* d'Anouilh mise en scène par Marc Paquien, Aglaure et chœur dans *Psyché* de Molière qu'elle a également mis en scène. Elle a chanté dans *Quatre femmes et un piano*, cabaret dirigé par Sylvia Bergé et *Cabaret Boris Vian* dirigé par Serge Bagdassarian. Elle a interprété *La Dame de Monte-Carlo* de Jean Cocteau mise en scène par Marc Paquien, Arina Pantéléïmonovna dans *Le Mariage* de Nikolaï Gogol mis en scène par Lilo Baur, la Sœur de la mariée dans *La Noce* de Bertolt Brecht mise en scène par Isabel Osthues, Celia Peachum dans *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht mis en scène par Laurent Pelly, Constance dans *Les Oiseaux* d'Aristophane, mis en scène par Alfredo Arias, Adine dans *La Dispute* de Marivaux mise en scène par Muriel Mayette-Holtz, Teresa, Cochonette, Muse et Dame dans *Vie du grand dom Quichotte et du gros Sancho Pança* de José da Silva mis en scène par Émilie Valantin, Almanzor dans *Les Précieuses ridicules* de Molière mises en scène par Dan Jemmett, l'Enfant d'Outrebref dans *L'Espace furieux* de Valère Novarina. Elle a également mis en scène *La Fausse Suivante* de Marivaux au Théâtre 14, *Cabaret érotique*, *Le Loup* de Marcel Aymé au Studio-Théâtre, *René Guy Cadou, la cinquième saison* au Théâtre du Vieux-Colombier et *Psyché* de Molière Salle Richelieu. Elle mettra en scène *Le Cerf et le Chien, les Contes du chat perché*, de Marcel Aymé en novembre 2016 au Studio-Théâtre. Très impliquée dans l'univers musical, elle a travaillé sur deux albums : *Liberté couleur de feuilles* (Véronique Vella chante René Guy Cadou) et *Le Toréador d'Adam* (voix parlée de Sumi Jo). Au cinéma, elle est apparue dans les films *La Débandade* de Claude Berri et dans *Le Libertin* de Gabriel Aghion.

Véronique Vella est chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres et dans l'Ordre national du Mérite.



MICHEL FAVORY
Tristan

Entré à la Comédie-Française le 15 septembre 1988, Michel Favory en devient le 485^e sociétaire le 1^{er} janvier 1992. Récemment, il a interprété Monsieur Loyal dans *Tartuffe* de Molière mis en scène par Galin Stoev, Montfleury, pâtissier, cadet, précieux (en alternance) dans *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand mis en scène par Denis Podalydès, Le Prince dans *Roméo et Juliette* de William Shakespeare mis en scène par Éric Ruf.

Il a interprété Doudakov, Cyrille Akimovitch dans *Les Estivants* de Maxime Gorki mise en scène par Gérard Desarthe, le Professeur Kühn dans *La Visite de la vieille dame* de Dürrenmatt mis en scène par Christophe Lidon, l'Homme à la fleur dans *La Fleur à la bouche* de Luigi Pirandello mis en scène par Louis Arene, Nestor dans *Troilus et Cressida* de Shakespeare mis en scène par Jean-Yves Ruf, Feraponte dans *Les Trois Sœurs* de Tchekhov mises en scène par Alain Françon, le Père du marié, un Troll, Von Everkopf, un singe, le Passager inconnu, un villageois dans *Peer Gynt* de Henrik Ibsen mis en scène par Éric Ruf et chanté dans *Nos plus belles chansons - Cabaret* de et mis en scène par Philippe Meyer. Il a interprété le rôle-titre dans *Agamemnon* de Sénèque mis en scène par Denis Marleau et joué le Premier Ministre dans *Les Habits neufs de l'empereur* d'Andersen mis en scène par Jacques Allaire, le Marquis de Porcellet, le Jardinier et l'Intendant dans *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau mis en scène par Marc Paquien, Mariano d'Albino dans *La Grande Magie* d'Eduardo De Filippo mise en scène par Dan Jemmett, Monsieur Diafoirus et Monsieur Purgon dans *Le Malade imaginaire* de Molière mis en scène par Claude Stratz, Dom Quichotte dans *Vie du grand Dom Quichotte et du gros Sancho Pança* d'António José da Silva mise en scène, mise en marionnettes et costumes d'Émilie Valantin, Fabrizio dans *Il campiello* de Goldoni mis en scène par Jacques Lassalle, un lord dans *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare mise en scène par Oskaras Koršunovas.

BIOGRAPHIES DES COMÉDIENS



BENJAMIN LAVERNHE
Pierre

Entré à la Comédie-Française le 1^{er} octobre 2012, Benjamin Lavernhe a interprété Narcisse dans *Britannicus* de Racine mis en scène par Stéphane Braunschweig, Jean dans *Un fil à la patte* de Georges Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps, Oloferno Vitellozzo dans *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo mise en scène par Denis Podalydès, Grigory Stépanovitch Smirnov, dans *L'Ours* d'Anton Tchekhov mis en scène par Maëlle Poésy, Clitandre dans *Le Misanthrope* de Molière mis en scène par Clément Hervieu-Léger, Pierrot et Don Alonso dans *Dom Juan* de Molière mis en scène par Jean-Pierre, Hyacinthe dans *La Dame aux jambes d'azur* d'Eugène Labiche et Marc Michel mise en scène par Jean-Pierre Vincent, Fadinard dans *Un chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti, Flûte dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare mis en scène par Muriel Mayette-Holtz. Il a également interprété Marcellus, Reynaldo, 3^e comédien, un capitaine, Osrik, 2^e fossoyeur dans *La Tragédie d'Hamlet* de Shakespeare mise en scène par Dan Jemmett, Hippolyte dans *Phèdre* de Jean Racine mise en scène par Michael Marmarinos, Jean dans *Un fil à la patte* de Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps, Vladimir Karlovitch Rode, sous lieutenant dans *Les Trois Sœurs* d'Anton Tchekhov mises en scène par Alain Françon, Tognino dans *La Trilogie de la villégiature* de Goldoni mise en scène par Alain Françon, Diomède dans *Troïlus et Cressida* de Shakespeare mise en scène par Jean-Yves Ruf, Lycante dans *La Place Royale* de Corneille mise en scène par Anne-Laure Liégeois, Cléante dans *Le Malade imaginaire* de Molière mis en scène par Claude Stratz.

INFORMATIONS PRATIQUES

STUDIO-THÉÂTRE

99 rue de Rivoli - Galerie du Carrousel du Louvre
place de la Pyramide inversée
Paris 1^{er}

DU 17 SEPTEMBRE AU 30 OCTOBRE 2016

du mercredi au dimanche à 18h30

RÉSERVATIONS

du mercredi au dimanche de 14h-17h
au guichet et par téléphone au 01 44 58 15 15
par Internet : www.comedie-francaise.fr

PRIX DES PLACES

de 10 € à 22 €

CONTACT PRESSE ET PARTENARIATS MÉDIAS

Vanessa Fresney

01 44 58 15 44

vanessa.fresney@comedie-francaise.org

www.comedie-francaise.fr

Suivez l'actualité de la Comédie-Française

 [comedie.francaise.official](https://www.facebook.com/comedie.francaise.official)

 [@ComedieFr](https://twitter.com/ComedieFr)



COMÉDIE-FRANÇAISE
STUDIO

L
I

INTERLOPE
(CABARET)

17 sept >
30 oct

Conception
et mise en scène
Serge Bagdassarian

Musiques originales,
direction
et arrangements
musicaux
Benoît Urbain
Scénographie et
lumières
Éric Dumas
Costumes
Siegfried Petit-Imbert

Avec
Véronique Vella
Michel Favory
Serge Bagdassarian
Benjamin Lavernhe
et
Benoît Urbain
Thierry Boulanger
piano
Olivier Moret
contrebasse

99 rue de Rivoli
Galerie du Carrousel du Louvre Paris 1^{er}

Réservations 01 44 58 15 15 - comedie-francaise.fr

Crédits : photographie de répétition du spectacle dans l'ensemble du dossier de presse © Brigitte Engérand, sauf p. 8 © Benjamin Lavernhe - portraits de l'équipe artistique p. 12 et 13 © DR - portraits des comédiens p. 12, 14 et 15 © Stéphane Lavoué